

Fromont jeune et Risler aîné



Alphonse Daudet

Fromont jeune et Risler aîné

[Pages de titre](#)

[Page de copyright](#)

Alphonse Daudet

Fromont jeune et Risler aîné

Fromont jeune et Risler aîné

Édition de référence :
Paris, Calmann-Lévy, Éditeurs.

Livre premier

I

Une noce chez Véfour

- Madame Chèbe !
- Mon garçon...
- Je suis content...

C'était bien la vingtième fois de la journée que le brave Risler disait qu'il était content, et toujours du même air attendri et paisible, avec la même voix lente, sourde, profonde, cette voix qu'étreint l'émotion et qui n'ose pas parler trop haut de peur de se briser tout à coup dans les larmes.

Pour rien au monde, Risler n'aurait voulu pleurer en ce moment, - voyez-vous ce marié s'attendrissant en plein repas de noces ! - Pourtant il en avait bien envie. Son bonheur l'étouffait, le tenait par la gorge, empêchait les

mots de sortir. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de murmurer de temps en temps avec un petit tremblement de lèvres : « Je suis content... Je suis content... »

Il avait de quoi l'être, en effet. Depuis le matin, le pauvre homme se croyait emporté par un de ces rêves magnifiques dont on craint de se réveiller subitement, les yeux éblouis : mais son rêve, à lui, ne semblait jamais devoir finir. Cela avait commencé à cinq heures du matin, et à dix heures du soir, dix heures très précises à l'horloge de Véfour, cela durait encore...

Que de choses dans cette journée, et comme les moindres détails lui restaient présents ! Il se voyait au petit jour, arpentant sa chambre de vieux garçon dans une joie mêlée d'impatience, la barbe déjà faite, l'habit passé, deux paires de gants blancs en poche... Maintenant voici les voitures de gala, et dans la première là-bas, celle qui a des chevaux blancs, des guides blanches, une doublure de damas jaune, la parure de la mariée s'apercevant comme un nuage... Puis l'entrée à l'église, deux par deux, toujours le petit nuage blanc en tête, flottant, léger, éblouissant... L'orgue, le suisse, le sermon du curé, les cierges éclairant des bijoux, des toilettes de printemps... et cette poussée de monde à la sacristie, le petit nuage blanc, perdu, noyé, entouré, embrassé, pendant que le marié distribue des poignées de mains à tout le haut commerce parisien venu là pour lui faire honneur... Et le grand coup d'orgue de la fin, plus solennel à cause de la porte de l'église large ouverte qui fait participer la rue entière à la cérémonie de famille, les sons passant le porche en même temps que le cortège, les exclamations du quartier, une brunisseuse en grand tablier de lustrine disant tout haut : « Le marié n'est pas beau, mais la mariée est crânement gentille... » C'est cela qui vous rend fier quand on est le marié...

Ensuite le déjeuner à la fabrique, dans un atelier orné de tentures et de fleurs, la promenade au Bois, une concession faite à la belle-mère, madame Chèbe, qui, en sa

qualité de petite bourgeoise parisienne, n'aurait pas cru sa fille mariée sans un tour de lac ni une visite à la cascade... Puis la rentrée pour le dîner, pendant que les lumières s'allumaient sur le boulevard, où les gens se retournaient pour voir passer la noce, une vraie noce cossue, menée au train de ses chevaux de louage jusqu'à l'escalier de Véfour.

Il en était là de son rêve. À cette heure, engourdi de fatigue et de bien-être, le bon Risler regardait vaguement cette immense table de quatre-vingts couverts, terminée aux deux bouts par un fer à cheval, surmontée de visages souriants et connus, où il lui semblait voir son bonheur reflété dans tous les yeux. On arrivait à la fin du dîner. La houle des conversations particulières flottait tout autour de la table. Il y avait des profils tournés l'un vers l'autre, des manches d'habit noir derrière des corbeilles d'asclépias, une mine rieuse d'enfant au-dessus d'une glace aux fruits, et le dessert au niveau des visages entourait toute la nappe de gaieté, de couleurs, de lumières.

Oh ! oui, Risler était content. À part son frère Frantz, tous ceux qu'il aimait se trouvaient là. D'abord, en face de lui, Sidonie, hier la petite Sidonie, aujourd'hui sa femme. Pour dîner, elle avait quitté son voile ; elle était sortie de son nuage. À présent, de la robe de soie toute blanche et unie montait un joli visage d'un blanc plus mat et plus doux, et la couronne de cheveux - au-dessous de l'autre couronne si correctement tressée - vous avait des révoltes de vie, des reflets de petites plumes ne demandant qu'à s'envoler. Mais les maris ne voient pas ces choses-là.

Après Sidonie et Frantz, ce que Risler aimait le plus au monde, c'était madame Georges Fromont, celle qu'il appelait « madame Chorche », la femme de son associé, la fille de défunt Fromont, son ancien patron et son dieu. Il l'avait mise près de lui, et dans sa façon de lui parler on sentait de la tendresse et de la déférence. C'était une toute jeune femme, à peu près du même âge que Sidonie, mais d'une beauté plus correcte, plus tranquille. Elle causait

peu, dépaysée dans ce monde mêlé, s'efforçant pourtant d'y paraître aimable.

De l'autre côté de Risler se tenait madame Chèbe, la mère de la mariée, qui rayonnait, éclatait dans sa robe de satin vert luisante comme un bouclier. Depuis le matin, toutes les pensées de la bonne femme étaient aussi brillantes que cette robe de teinte emblématique. À tout moment elle se disait à elle-même : « Ma fille épouse Fromont jeune et Risler aîné de la rue des Vieilles-Haudriettes !... » Car, dans son esprit, ce n'était pas Risler aîné seul que sa fille épousait, c'était toute l'enseigne de la maison, cette raison sociale fameuse dans le commerce de Paris ; et chaque fois qu'elle constatait cet événement glorieux, madame Chèbe se tenait encore plus droite, tendant la soie du bouclier à la faire craquer.

Quel contraste avec l'attitude de M. Chèbe, placé quelques chaises plus loin ! En ménage, généralement, les mêmes causes produisent des effets tout à fait différents. Ce petit homme au grand front d'utopiste, poli, bosselé et vide comme une houle de jardin, avait l'air aussi furieux que sa femme était rayonnante. Cela ne le changeait pas, du reste, car M. Chèbe rageait tout le long de l'année. Ce soir-là, pourtant, il n'avait pas sa mine piteuse et fanée d'habitude, ni ce large paletot flottant dont les poches ressortaient gonflées par des échantillons d'huile, de vin, de truffes, de vinaigre, selon qu'il plaçait l'une ou l'autre de ces marchandises. Son habit noir, magnifique et neuf, faisait pendant à la robe verte, mais malheureusement ses pensées étaient de la couleur de son habit... Pourquoi ne l'avait-on pas mis près de la mariée, comme c'était son droit ? Pourquoi avait-on donné sa place à Fromont jeune ?... Et le vieux Gardinois, le grand-père des Fromont, qu'est-ce qu'il faisait près de Sidonie ?... Ah ! voilà ! Tout aux Fromont et rien aux Chèbe. Et ces gens-là s'étonnent qu'on fasse des révolutions !...

Heureusement que, pour épancher sa bile, l'enragé petit homme avait près de lui son ami Delobelle, vieux comédien en retrait d'emploi, qui l'écoutait avec sa physionomie placide et majestueuse des grands jours. On a beau être éloigné du théâtre depuis quinze ans par la mauvaise volonté des directeurs, on trouve encore, quand il faut, des attitudes scéniques appropriées aux événements. C'est ainsi que, ce soir-là, Delobelle avait sa tête des jours de noces, mine demi-sérieuse, demi-souriante, condescendante aux petites gens, à la fois aisée et solennelle. On eût dit qu'il assistait, en vue de toute une salle de spectacle, à un festin de premier acte autour de mets en carton, et il avait d'autant plus l'air de jouer un rôle, ce fantastique Delobelle, que, comptant bien qu'on utiliserait son talent dans la soirée, mentalement, depuis qu'on était à table, il repassait les plus beaux morceaux de son répertoire, ce qui donnait à sa figure une expression vague, factice, détachée, cet air faussement attentif du comédien en scène, feignant d'écouter ce qu'on lui dit, mais ne pensant tout le temps qu'à sa réplique.

Chose singulière, la mariée, elle aussi, avait un peu de cette expression. Sur ce jeune et joli visage, que le bonheur animait sans l'épanouir, une préoccupation secrète apparaissait ; et, par moments, comme si elle s'était parlé à elle-même, le frémissement d'un sourire passait au coin de sa lèvre. C'est avec ce petit sourire qu'elle répondait aux plaisanteries un peu gaillardes du grand-père Gardinois, assis à sa droite :

- Cette Sidonie, tout de même !... disait le bonhomme en riant... Quand je pense qu'il n'y a pas deux mois elle parlait d'entrer dans un couvent... On les connaît leurs couvents à ces fillettes !... C'est comme on dit chez nous : *le couvent de Saint-Joseph, quatre sabots sous le lit !...*

Et tout le monde autour de la table riait de confiance aux farces campagnardes de ce vieux paysan berrichon, à qui une fortune colossale tenait lieu, dans la vie, de cœur,

d'instruction, de bonté, mais non d'esprit ; car il en avait, le finaud, et plus que tous ces bourgeois ensemble. Parmi les gens très rares qui lui inspiraient quelques sympathies, cette petite Chèbe, qu'il avait connue toute gamine, lui plaisait tout particulièrement ; et elle, de son côté, trop récemment riche pour ne pas vénérer la fortune, parlait à son voisin de droite avec une nuance très marquée de respect et de coquetterie.

Pour celui de gauche, au contraire, Georges Fromont, l'associé de son mari, elle se montrait pleine de réserve. Leur conversation se bornait à des politesses de table, et même il y avait entre eux comme une affectation d'indifférence. Tout à coup il se fit parmi les convives ce petit frémissement qui annonce qu'on va se lever, un bruit de soie, de chaises, le dernier mot des conversations, l'achèvement des rires, et dans ce demi-silence, madame Chèbe, devenue communicative, disait très haut à un cousin de province en extase devant le maintien réservé et si tranquille de la nouvelle mariée, debout en ce moment au bras de M. Gardinois :

- Voyez-vous, cousin, cette enfant-là... Personne n'a jamais pu savoir ce qu'elle pensait.

Alors tout le monde se leva et on passa dans le grand salon. Pendant que les invités du bal arrivaient en foule se mêler aux invités du dîner, que l'orchestre s'accordait, que les valseurs à lorgnon faisaient la roue devant les toilettes blanches des petites demoiselles impatientes, le marié, intimidé par tout ce monde, s'était réfugié avec son ami Planus - Sigismond Planus, caissier de la maison Fromont depuis trente ans - dans cette petite galerie ornée de fleurs, tapissée d'un papier de bosquet à feuillage grimpant qui fait comme un fond de verdure aux salons dorés de Véfour. Là du moins ils étaient seuls, ils pouvaient causer.

- Sigismond, mon vieux... je suis content.

Et Sigismond aussi était content ; mais Risler ne lui laissait pas le temps de le dire. Maintenant qu'il n'avait

plus peur de pleurer devant le monde, toute la joie de son cœur débordait.

- Pense donc, mon ami !... C'est si extraordinaire qu'une jeune fille comme elle ait bien voulu de moi. Car enfin, je ne suis pas beau. Je n'avais pas besoin que cette effrontée de ce matin me le dise pour le savoir. Puis j'ai quarante-deux ans... Elle qui est si mignonne !... Il y en avait tant d'autres qu'elle pouvait choisir, des plus jeunes, des plus huppés, sans parler de mon pauvre Frantz, qui l'aimait tant. Eh bien ! non, c'est son vieux Risler qu'elle a voulu... Et cela s'est fait si drôlement... Depuis longtemps je la voyais triste, toute changée. Je pensais bien qu'il y avait quelque chagrin d'amour là-dessous... Avec la mère, nous cherchions, nous nous creusions la tête pour savoir qui ça pouvait être... Voilà qu'un matin madame Chèbe entre dans ma chambre et me dit en pleurant : « C'est vous qu'elle aime, mon pauvre ami !... » Et c'était moi... c'était moi... Hein ? qui se serait jamais douté d'une chose pareille ? Et dire que dans la même année j'ai eu ces deux grandes fortunes... Associé de la maison Fromont et marié à Sidonie... Oh !...

À ce moment, sur une mesure de valse tournoyante et traînante, un couple de valseurs entra en tourbillonnant dans le petit salon. C'était la mariée et l'associé de Risler, Georges Fromont. Aussi jeunes, aussi élégants l'un que l'autre, ils causaient à mi-voix, enfermant leurs paroles dans les cercles étroits de la valse.

- Vous mentez... disait Sidonie un peu pâle, toujours avec son petit sourire.

Et l'autre, plus pâle qu'elle, répondait :

- Je ne mens pas. C'est mon oncle qui a voulu ce mariage. Il allait mourir... vous étiez partie... Je n'ai pas osé dire non...

De loin, Risler les admirait :

- Comme elle est jolie ! comme ils dansent bien !...

Mais, en l'apercevant, les valseurs se séparèrent, et Sidonie vint à lui vivement :

- Comment ! vous voilà ? Qu'est-ce que vous faites ?... On vous cherche partout. Pourquoi n'êtes-vous pas là-bas ?...

Tout en parlant, d'un joli mouvement de femme impatiente, elle lui refaisait son nœud de cravate. Cela ravissait Risler, qui souriait à Sigismond du coin de l'œil, trop heureux de sentir dans son cou le frôlement de cette petite main gantée pour s'apercevoir qu'elle frémissait de tous ses doigts fins.

- Prenez-moi le bras, lui dit-elle, et ils rentrèrent ensemble dans les salons. La longue robe à traîne blanche faisait paraître encore plus gauche l'habit noir mal coupé, mal porté ; mais un habit ne se refait pas comme un nœud de cravate : il fallait bien le prendre tel qu'il était... Pendant qu'ils saluaient, en passant, tous ces gens empressés à leur sourire, Sidonie eut un moment de fierté, de vanité satisfaite. Malheureusement cela ne dura pas. Il y avait dans un coin du salon une jeune et jolie femme que personne n'invitait et qui regardait les danses d'un œil calme, éclairé par toute la joie de la première maternité. Dès qu'il l'aperçut, Risler alla droit à elle et obligea Sidonie à s'asseoir à son côté. Inutile de dire que c'était madame « Chorche ». À quelle autre aurait-il parlé avec cette tendresse respectueuse ? Dans quelle autre main que la sienne aurait-il pu mettre la main de sa petite Sidonie en disant. « Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas ? Vous êtes si bonne... Elle a tant besoin de vos conseils, de votre science du monde... » - Mais, mon bon Risler, répondait madame Georges, Sidonie et moi nous sommes d'anciennes amies... Nous avons toutes raisons pour nous aimer encore...

Et son regard tranquille et franc cherchait, sans y parvenir, à rencontrer celui de l'ancienne amie... Avec sa parfaite ignorance des femmes et l'habitude qu'il avait de

traiter Sidonie comme une enfant, Risler continua du même ton :

- Prends modèle sur elle, vois-tu, petite... Il n'y en a pas deux au monde comme madame Chorche... C'est tout le cœur de son pauvre père... Une vraie Fromont !...

Sidonie, les yeux baissés, s'inclinait sans rien répondre, avec un frisson imperceptible qui courait du bout de sa bottine de satin au dernier brin d'oranger de sa couronne. Mais le brave Risler ne voyait rien. L'émotion, le bal, la musique, toutes ces fleurs, toutes ces lumières... Il était ivre, il était fou. Cette atmosphère de bonheur incomparable qui l'entourait, il croyait que tous les autres la respiraient comme lui. Il ne sentait pas les rivalités, les petites haines qui se croisaient au-dessus de tous ces fronts parés.

Il ne voyait pas Delobelle accoudé à la cheminée, las de son attitude éternelle, une main dans le gilet, le chapeau sur la hanche, pendant que les heures s'écoulaient sans que personne songeât à utiliser ses talents. Il ne voyait pas M. Chèbe, qui se morfondait sombrement entre deux portes, plus furieux que jamais contre les Fromont... Oh ! ces Fromont !... Quelle place ils tenaient à cette noce... Ils étaient là tous avec leurs femmes, leurs enfants, leurs amis, les amis de leurs amis... On aurait dit le mariage de l'un d'eux... Qui parlait des Risler ou des Chèbe ?... On ne l'avait pas même présenté, lui, le père !... Et ce qui redoublait la fureur du petit homme, c'était l'attitude de madame Chèbe souriant maternellement à tout le monde dans sa robe à reflets de scarabée.

D'ailleurs il se trouvait là comme à presque toutes les noces deux courants bien distincts qui se frôlaient sans se confondre. L'un des deux fit bientôt place à l'autre. Ces Fromont qui irritaient tant M. Chèbe et qui formaient l'aristocratie du bal, le président de la chambre de commerce, le syndic des avoués, un fameux chocolatier député au Corps législatif, le vieux millionnaire Gardinois,

tous se retirèrent un peu après minuit. Derrière eux, Georges Fromont et sa femme remontèrent dans leur coupé. Il ne resta plus que le côté Risler et Chèbe, et aussitôt la fête, changeant d'aspect, devint plus bruyante.

L'illustre Delobelle, fatigué de voir qu'on ne lui demandait rien, s'était décidé à se demander quelque chose à soi-même, et commençait d'une voix retentissante comme un gong le monologue de Ruy-Blas : « Bon appétit, messieurs !... » pendant qu'on se pressait au buffet devant les chocolats et les verres de punch. De petites toilettes économiques s'étaient étalées sur les banquettes, heureuses de faire enfin leur effet, et çà et là des petits jeunes gens de boutique, dévorés de gandinerie, s'amusaient à risquer un quadrille. Depuis longtemps la mariée voulait partir. Enfin elle disparut avec Risler et madame Chèbe. Quant à M. Chèbe, qui avait recouvré toute son importance, impossible de l'emmener. Il fallait quelqu'un pour faire les honneurs, que diantre !... Et je vous réponds que le petit homme s'en chargeait ! Il était rouge, allumé, fringant, turbulent, presque séditieux. D'en bas on l'entendait causer politique avec le maître d'hôtel de Véfour et tenir des propos d'une hardiesse...

... Par les rues désertes, la voiture de noces, dont le cocher alourdi tenait les brides blanches un peu lâches, roulait lourdement vers le Marais.

Madame Chèbe parlait beaucoup, énumérant toutes les splendeurs de ce jour mémorable, s'extasiant surtout sur le dîner dont la carte banale avait été pour elle la plus haute expression du luxe. Sidonie rêvait dans l'ombre de la voiture, et Risler, assis en face d'elle, s'il ne disait plus : « Je suis content... » le pensait en lui-même de tout son cœur. Une fois il essaya de prendre une petite main blanche qui s'appuyait contre la glace relevée, mais elle se retira bien vite, et il restait là sans bouger, perdu dans une adoration muette.

On traversa les Halles, la rue de Rambuteau pleine de voitures de maraîchers ; puis, vers le bout de la rue des Francs-Bourgeois, on tourna le coin des Archives pour entrer dans la rue de Braque. Là ils s'arrêtèrent une première fois, et madame Chèbe descendit devant sa porte, trop étroite pour la splendide robe de soie verte qui s'engloutit dans l'allée avec des froissements de révolte et un murmure de tous ses volants... Quelques minutes après, un grand portail massif de la rue des Vieilles-Haudriettes, portant dans son écusson d'ancien hôtel, au-dessous d'armoiries à demi disparues, une enseigne en lettres bleues : « PAPIERS PEINTS », s'ouvrait à deux battants pour laisser passer la voiture de gala.

Cette fois la mariée, immobile et comme endormie, sembla se réveiller subitement, et si toutes les lumières n'avaient pas été éteintes dans les immenses bâtiments, ateliers ou magasins, alignés sur la cour, Risler aurait pu voir un sourire de triomphe éclairer tout à coup ce joli visage énigmatique. Les roues adoucissaient leur bruit sur le sable fin d'un jardin, et bientôt s'arrêtaient devant le perron d'un petit hôtel à deux étages. C'était là qu'habitait le jeune ménage des Fromont, et Risler aîné avec sa femme allait s'installer au-dessus d'eux. L'habitation avait grand air. Ici le commerce riche se vengeait de la rue noire, du quartier perdu. Il y avait un tapis dans l'escalier jusque chez eux, des fleurs dans leur antichambre, partout des blancheurs de marbres, des reflets de glaces et de cuivres polis.

Pendant que Risler promenait sa joie par toutes les pièces de l'appartement neuf, Sidonie resta seule dans sa chambre. À la lueur de la petite lampe bleue suspendue au plafond, elle jeta d'abord un coup d'œil à la glace qui la reflétait de la tête aux pieds, à tout ce luxe jeune, si nouveau pour elle ; puis, au lieu de se coucher, elle ouvrit la fenêtre et resta immobile appuyée au balcon. La nuit était claire et tiède. Elle voyait distinctement la fabrique

tout entière, ses innombrables fenêtres sans persiennes, ses vitres luisantes et hautes, sa longue cheminée se perdant dans la profondeur du ciel, et plus près ce petit jardin luxueux adossé au vieux mur de l'ancien hôtel. Tout autour, des toits tristes et pauvres, des rues noires, noires... Soudain elle tressaillit. Là-bas, dans la plus sombre, dans la plus laide de toutes ces mansardes qui se serraient, s'appuyaient les unes aux autres comme trop lourdes de misères, une fenêtre au cinquième étage s'ouvrait toute grande, pleine de nuit. Elle la reconnut tout de suite. C'était la fenêtre du palier sur lequel habitaient ses parents.

La fenêtre du carré !... Que de chose ce nom seul lui rappelait. Que d'heures, que de jours elle avait passés là, penchée à ce rebord humide sans appui ni balcon, à regarder du côté de la fabrique. Encore en ce moment elle croyait voir là-haut la mine chiffonnée de la petite Chèbe, et dans l'encadrement de cette croisée de pauvre, toute sa vie d'enfant, sa triste jeunesse de fille de Paris se déroulaient devant ses yeux.

II

Histoire de la petite chèche.

Trois ménages sur un palier.

À Paris, pour les ménages pauvres, à l'étroit dans leurs appartements trop petits, le palier commun est comme une pièce de plus, un agrandissement du logis. C'est par là que l'été un peu d'air arrive du dehors, là que les femmes causent, que les enfants jouent.

Quand la petite Chèche faisait trop de train à la maison, sa mère lui disait : « Tiens ! tu m'ennuies... va jouer sur le carré. » Et l'enfant y courait bien vite. Ce palier, au dernier étage d'une ancienne maison où l'on n'avait pas ménagé l'espace, formait comme un grand couloir, haut de plafond, protégé du côté de l'escalier par la rampe en fer forgé,

éclairé par une large fenêtre d'où l'on voyait des toits, des cours, d'autres fenêtres, et plus loin le jardin de l'usine Fromont apparaissant comme un coin vert dans l'intervalle des vieux murs gigantesques. Tout cela n'avait rien de bien gai, mais l'enfant se plaisait là beaucoup mieux que chez elle. Leur intérieur était si triste, surtout quand il pleuvait et que Ferdinand ne sortait pas.

Cerveau toujours fumant d'idées nouvelles, qui par malheur n'aboutissaient jamais, Ferdinand Chèbe était un de ces bourgeois paresseux et à projets comme il y en a tant à Paris. Sa femme, qu'il avait d'abord éblouie, s'était vite aperçue de sa nullité et avait fini par supporter patiemment et du même air ses rêves de fortune continuels et les déconvenues qui suivaient immédiatement.

Des quatre-vingt mille francs de dot apportés par elle et gaspillés par lui dans des entremises ridicules, il ne leur restait qu'une petite rente qui les posait encore vis-à-vis des voisins, comme le cachemire de madame Chèbe, sauvé de tous les naufrages, ses dentelles de noces, et deux boutons en brillants, très petits, très modestes, que Sidonie suppliait parfois sa mère de lui montrer au fond du tiroir de commode, dans un antique écrin de velours blanc, où le nom du bijoutier s'effaçait en lettres dorées vieilles de trente ans. C'était là l'unique luxe de ce pauvre logis de rentiers.

Longtemps, bien longtemps, M. Chèbe avait cherché une place qui lui permit de mettre quelque chose au bout de leurs petites rentes. Mais cette place, il ne la cherchait que dans ce qu'il appelait le *commerce debout*, sa santé s'opposant à toute occupation assise.

Il paraît, en effet, qu'aux premiers temps de son mariage, alors qu'il était dans les grandes affaires et qu'il avait à lui un cheval et un tilbury pour les courses de la maison, le petit homme avait fait un jour une chute de voiture considérable. Cette chute, dont il parlait à tout propos, servait d'excuse à sa paresse.

On ne restait pas cinq minutes avec M. Chèbe sans qu'il vous dit d'un ton confidentiel : « Vous connaissez l'accident arrivé au duc d'Orléans ?... » Et il ajoutait en tapant sur son crâne déplumé : « Le pareil m'est arrivé dans ma jeunesse ».

Depuis cette fameuse chute, tout travail de bureau lui donnait des éblouissements, et il s'était vu fatalement relégué dans le *commerce debout*. C'est ainsi qu'il avait été tour à tour courtier en vins, en librairie, en truffes, en horlogerie, et bien d'autres choses encore. Malheureusement, il se lassait, ne trouvait jamais sa position suffisante pour un ancien commerçant à tilbury, et, petit à petit, à force de juger toute occupation au-dessous de lui, il était devenu vieux, incapable, un véritable oisif prenant le goût de la flâne, un badaud.

On a beaucoup reproché aux artistes leurs bizarreries, leurs caprices de nature, cette horreur du convenu qui les jette dans des sentiers à côté ; mais qui dira jamais toutes les fantaisies ridicules, toutes les excentricités niaises dont un bourgeois inoccupé peut arriver à combler le vide de sa vie ? M. Chèbe se faisait certaines lois de sorties, de promenades. Tout le temps qu'on construisit le boulevard Sébastopol, il allait voir deux fois par jour si « ça avançait ».

Personne ne connaissait mieux que lui les magasins en renom, les spécialités ; et bien souvent madame Chèbe, impatientée de voir aux vitres la tête niaise de son mari pendant qu'elle reprisait activement le linge de la maison, se débarrassait de lui en l'envoyant là-bas... « Tu sais bien, là-bas, au coin de la rue Chose, où l'on vend de si bonnes brioches. Ça nous fera un dessert pour dîner. »

Et le mari s'en allait, prenait le boulevard, flânait aux boutiques, attendait l'omnibus, passait la moitié de la journée dehors pour deux brioches de trois sous qu'il rapportait triomphalement en s'épongeant le front.

M. Chèbe adorait l'été, les dimanches, les grandes courses à pied dans la poussière de Clamart ou de Romainville, le train des fêtes, de la foule. Il était de ceux qui allaient contempler toute une semaine avant le 15 août les lampions noirs, les ifs, les échafaudages. Et sa femme ne s'en plaignait pas. Au moins elle n'avait plus là cet éternel geigneur rôdant des journées entières autour de sa chaise avec des projets d'entreprises gigantesques, des combinaisons ratées d'avance, des retours sur le passé, la rage de ne pas gagner d'argent.

Elle non plus, n'en gagnait pas, la pauvre femme ; mais elle savait si bien l'épargner, sa merveilleuse économie suppléait tellement à tout, que jamais la misère, voisine de cette grande gêne, n'était parvenue à entrer dans ces trois chambres toujours propres, à détruire les effets soigneusement reprisés, les vieux meubles cachés sous leurs housses.

En face de la porte des Chèbe, dont le bouton de cuivre luisait bourgeoisement sur le carré, il s'en ouvrait deux autres plus petites.

Sur la première, une carte de visite fixée par quatre clous, selon l'habitude des artistes industriels, portait le nom de « *Risler, dessinateur de fabrique* ». L'autre avait une petite plaque de cuir bouilli et cette suscription en lettres dorées :

*Mesdames Delobelle
oiseaux et mouches pour modes.*

La porte des Delobelle était souvent ouverte et montrait une grande pièce carrelée où deux femmes, la mère et la fille presque une enfant, aussi pâles, aussi fatiguées l'une que l'autre, travaillaient à un de ces mille petits métiers fantaisistes dont se compose ce qu'on appelle l'article de Paris.

C'était alors la mode d'orner les chapeaux, les robes de bal avec ces jolies bestioles de l'Amérique du Sud, aux

couleurs de bijoux, aux reflets de pierres précieuses. Les dames Delobelle avaient cette spécialité.

Une maison de gros, à qui les envois arrivaient directement des Antilles, leur adressait, sans les ouvrir, de longues caisses légères, dont le couvercle en s'arrachant laissait monter une odeur fade, une poussière d'arsenic, où luisaient les mouches empilées, piquées d'avance, les oiseaux serrés les uns contre les autres, les ailes retenues par une bande de papier fin. Il fallait monter tout cela, faire trembler les mouches sur des fils de laiton, ébouriffer les plumes des colibris, les lustrer, réparer d'un fil de soie la brisure d'une patte de corail, mettre à la place des yeux éteints deux perles brillantes, rendre à l'insecte ou à l'oiseau son attitude de grâce et de vie.

La mère préparait l'ouvrage sous la direction de sa fille ; car Désirée, toute jeune encore, avait un goût exquis, des inventions de fée, et personne ne savait comme elle appliquer deux yeux de perles sur ces petites têtes d'oiseaux, déployer leurs ailes engourdis.

Boiteuse depuis l'enfance, par suite d'un accident qui n'avait nui en rien à la grâce de son visage régulier et fin, Désirée Delobelle devait à son immobilité presque forcée, à sa paresse continuelle de sortir, une certaine aristocratie de teint, des mains plus blanches. Toujours coquettement coiffée, elle passait ses journées au fond d'un grand fauteuil, devant sa table encombrée de gravures de modes, d'oiseaux de toutes les couleurs, trouvant dans l'élégance capricieuse et mondaine de son métier l'oubli de sa propre détresse et comme une revanche de sa vie disgraciée.

Elle songeait que toutes ces petites ailes allaient s'envoler de sa table immobile pour entreprendre de vrais voyages autour du monde parisien, étinceler dans les fêtes, sous les lustres ; et rien qu'à la façon dont elle plantait ses mouches et ses oiseaux, on aurait pu deviner la tournure de ses pensées. Dans les jours d'abattement, de tristesse, les becs effilés se tendaient en avant, les ailes s'ouvraient

toutes grandes, comme pour prendre un élan furieux loin, bien loin des logements au cinquième, des poêles de fonte, des privations, de la misère. D'autres fois, quand elle était contente, ses bestioles vous avaient un air enchanté de vivre, bien l'air crâne et mutin d'un petit caprice de mode...

Heureuse ou malheureuse. Désirée travaillait toujours avec la même ardeur. Depuis l'aube jusque bien avant dans la nuit, la table était chargée d'ouvrage. Au dernier rayon du jour, quand la cloche des fabriques sonnait tout autour dans les cours voisines, madame Delobelle allumait la lampe, et, après un repas plus que léger, on se remettait au travail.

Ces deux femmes infatigables avaient un but, une idée fixe qui les empêchait de sentir le poids des veilles forcées. C'était la gloire dramatique de l'illustre Delobelle.

Depuis qu'il avait quitté les théâtres de province pour venir jouer la comédie à Paris, Delobelle attendait qu'un directeur intelligent, ce directeur idéal et providentiel qui découvre les génies, vînt le chercher pour lui offrir un rôle à sa taille. Peut-être aurait-il pu, surtout au commencement, trouver un emploi médiocre dans un théâtre de troisième ordre, mais Delobelle ne voulait pas se galvauder.

Il aimait mieux attendre, lutter, comme il disait !... Et voici de quelle façon il entendait la lutte.

Le matin dans sa chambre, souvent même dans son lit, il repassait des rôles de son ancien répertoire, et les dames Delobelle frissonnaient en entendant résonner derrière la cloison des tirades d'*Antony* ou du *Médecin des enfants*, déclamées par une voix ronflante, qui se mêlait aux mille bruits de métiers de la grande ruche parisienne. Puis, après le déjeuner, le comédien sortait jusqu'à la nuit, allait faire « son boulevard », c'est-à-dire se promener à tout petits pas entre le Château-d'Eau et la Madeleine, le cure-dent au coin de la bouche, le chapeau un peu incliné, toujours ganté, brossé, reluisant.

Cette question de la tenue avait pour lui beaucoup d'importance. C'était une de ses plus grandes chances de réussite, l'appât pour le directeur, ce fameux directeur intelligent, à qui l'idée ne serait jamais venue d'engager un homme râpé, mal mis.

Aussi les dames Delobelle veillaient soigneusement à ce que rien ne lui manquât : et vous pensez s'il en fallait des oiseaux et des mouches pour arriver à nipper un gaillard de cette carrure ! Le comédien trouvait cela très naturel.

Dans sa pensée, les efforts, les privations de sa femme et de sa fille ne s'adressaient pas à lui positivement, mais à ce génie mystérieux et inconnu dont il se considérait en quelque sorte comme le dépositaire.

Entre le ménage Chèbe et le ménage Delobelle il y avait une certaine analogie de position. Seulement, chez les Delobelle, c'était moins triste. Les autres sentaient leur vie de petits rentiers rivée autour d'eux, sans horizon, toujours pareille ; tandis que, dans la famille du comédien, l'espoir et l'illusion ouvraient partout des vues superbes.

Les Chèbe étaient comme des gens logés dans une impasse. Les Delobelle habitaient une petite rue sale, noire, sans jour ni air, mais où devait passer prochainement un grand boulevard. Puis madame Chèbe ne croyait plus à son mari, tandis que par la vertu de ce seul mot magique « l'art ! » sa voisine n'avait jamais douté du sien.

Et cependant, depuis des années et des années, M. Delobelle prenait inutilement le vermouth avec des agents dramatiques, l'absinthe avec des chefs de claque, le bitter avec des vaudevillistes, des dramaturges, le fameux machin auteur de plusieurs grandes machines. Les engagements ne venaient toujours pas. Si bien que, sans jouer une fois la comédie, le pauvre homme avait glissé des jeunes premiers aux grands premiers rôles, puis aux financiers, puis aux pères nobles, puis aux ganaches...

Il s'y tenait ! À deux ou trois reprises, on lui avait procuré le moyen de gagner sa vie en essayant de le placer comme gérant d'un cercle ou d'un café, surveillant dans de grands magasins, aux *Phares de la Bastille*, au *Colosse de Rhodes*. Il suffisait pour cela d'avoir de bonnes manières, Delobelle n'en manquait pas, grands dieux !... Ce qui n'empêche pas qu'à toutes les propositions qu'on lui faisait, le grand homme opposait un refus héroïque.

- Je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre !... disait-il.

Dans la bouche de ce pauvre diable, qui n'avait pas mis les pieds sur les planches depuis des années, c'était irrésistiblement comique. Mais on n'avait plus envie de rire quand on voyait sa femme et sa fille avaler nuit et jour de la poussière d'arsenic et qu'on les entendait répéter énergiquement en cassant leurs aiguilles sur le laiton des petits oiseaux :

- Non ! non ! monsieur Delobelle n'a pas le droit de renoncer au théâtre.

Heureux homme, à qui ses yeux à fleur de tête, toujours souriant d'un air de condescendance, son habitude de régner dans les drames avaient fait pour toute la vie cette position exceptionnelle d'un roi-enfant gâté et admiré ! Lorsqu'il sortait de chez lui, les boutiquiers de la rue des Francs-Bourgeois, avec cette prédilection des Parisiens pour tout ce qui touche au théâtre, le saluaient respectueusement. Il était toujours si bien mis ! Et puis si bon, si complaisant... Quand on pense que tous les samedis soirs, lui, Ruy-Blas, Antony, Raphaël des *Filles de marbre*, Andrès des *Pirates de la Savane*, s'en allait, un carton de modiste sous le bras, rapporter l'ouvrage de ses femmes dans une maison de fleurs de la rue Saint-Denis...

Eh bien ! même en s'acquittant d'une commission pareille, ce diantre d'homme avait tant de noblesse, de dignité naturelle, que la demoiselle chargée de vérifier le compte Delobelle était très embarrassée pour remettre à

un gentleman aussi irréprochable la petite semaine laborieusement gagnée.

Ces soirs-là, par exemple, le comédien ne rentrait pas dîner chez lui. Ces dames étaient prévenues. Il rencontrait toujours sur le boulevard un vieux camarade, un déveinard comme lui, il y en a tant dans ce sacré métier, à qui il payait le restaurant, le café... Puis, très fidèlement, et on lui en savait gré, il rapportait le reste de l'argent à la maison, quelquefois un bouquet à sa femme, un petit cadeau pour Désirée, un rien, une bêtise. Que voulez-vous ? Ce sont là les habitudes du théâtre. On a si vite fait dans les mélodrames de jeter une poignée de louis par la fenêtre : « Tiens ! drôle, prends cette bourse et va dire à ta maîtresse que je l'attends. »

Aussi, malgré leur grand courage, et quoique leur métier fût assez lucratif, les dames Delobelle se trouvaient souvent gênées, surtout aux époques de morte-saison pour l'article de Paris. Heureusement le bon Risler était là, toujours prêt à obliger ses amis.

Guillaume Risler, le troisième locataire du carré, habitait avec son frère Frantz, plus jeune que lui d'une quinzaine d'années. Ces deux Suisses, grands, blonds, forts, colorés, apportaient dans l'air étouffé de la sombre maison ouvrière des mines de campagne et de santé. L'aîné était dessinateur à la fabrique Fromont et payait les mois de collège de son frère, qui suivait les cours de Chaptal, en attendant d'entrer à l'École centrale.

En arrivant à Paris, tout embarrassé de l'installation de son petit ménage, Guillaume avait trouvé dans le voisinage des dames Chèbe et Delobelle des conseils, des renseignements, une aide indispensable à ce garçon naïf, timide, un peu lourd, gêné par son accent et par son air étrangers. Au bout de quelque temps de voisinage et de services mutuels, les frères Risler faisaient partie des deux familles.

Aux jours de fête, leurs couverts étaient toujours mis dans l'un ou l'autre endroit, et c'était un grand contentement pour ces deux dépatriés de trouver en ces pauvres ménages, si modestes, si gênés qu'ils fussent, un coin de tendresse et de vie familiale. Les appointements du dessinateur, très habile dans son métier, lui permettaient de rendre service aux Delobelle au moment du terme, d'arriver chez les Chèbe en grand oncle, toujours chargé de surprises, de cadeaux, si bien que la petite, dès qu'elle l'apercevait, courait à ses poches, grimpait sur ses genoux.

Le dimanche, il emmenait tout le monde au théâtre ; et presque tous les soirs il allait avec M. Chèbe et Delobelle dans une brasserie de la rue Blondel où il les régalaient de bière et de *prachtels* salés. La bière et le *prachtel*, c'était son vice. Pour lui il n'avait pas de plus grand bonheur que d'être assis devant une chope entre ses deux amis et de les écouter causer, en ne se mêlant que par un gros rire ou un hochement de tête à leur conversation, en général un long débordement de plaintes contre la société.

Une timidité d'enfant, des germanismes de langage toujours conservés dans cette vie de travail absorbant, le gênaient beaucoup pour exprimer ses idées. En outre, ses amis lui imposaient. Ils avaient en face de lui l'immense supériorité de l'homme qui ne fait rien sur celui qui travaille ; et M. Chèbe, moins généreux que Delobelle, ne se gênait pas pour la lui faire sentir. Il le prenait de très haut, M. Chèbe ! Pour lui, un homme travaillant comme Risler, dix heures par jour, était incapable, en sortant de là, d'exprimer une opinion intelligente. Quelquefois le dessinateur, arrivant harassé de la fabrique, se préparait à passer la nuit pour des travaux pressés. Il fallait voir l'air scandalisé de M. Chèbe.

« Ce n'est pas à moi qu'on ferait faire un métier pareil ! » disait-il en se rengorgeant ; et il ajoutait en regardant Risler bien en face avec l'œil inquisiteur d'un

médecin en visite : « Vous, quand vous aurez eu une bonne attaque... »

Delobelle n'était pas aussi féroce, mais il le prenait encore de plus haut : *Le cèdre ne voit pas une rose à sa base.*

Delobelle ne voyait pas Risler à ses pieds.

Quand par hasard il daignait s'apercevoir de sa présence, le grand homme avait une certaine façon de se pencher vers lui pour l'écouter, de sourire à ses paroles comme à celles d'un enfant ; ou bien il s'amusait à l'éblouir avec des histoires d'actrices, lui donnait des leçons de tenue, des adresses de fournisseurs, ne comprenant pas qu'un homme qui gagnait tant d'argent fût toujours mis comme un pion d'école primaire. Le bon Risler, convaincu de son infériorité, essayait de se faire pardonner par une foule d'attentions, de petits soins, obligé à toutes les délicatesses, n'est-ce pas ? puisque c'était lui l'éternel bienfaiteur.

Entre ces trois ménages vivant sur le même carré, la petite Chèbe mettait le trait d'union de ses allées et venues perpétuelles.

À toute heure du jour, elle se glissait dans l'atelier des dames Delobelle, s'amusait de leur travail, regardait toutes ces bestioles, et déjà plus coquette que joueuse, si dans le voyage une mouche avait perdu une de ses ailes, un colibri son collier de duvet, elle essayait de se faire une parure de ces débris, de piquer cette note vive dans les frisons de ses cheveux fins. Désirée et sa mère riaient de la voir se hausser sur la pointe du pied jusqu'à la vieille glace ternie, avec des minauderies, des frétillements. Puis, quand elle avait assez de sa propre admiration, l'enfant, de toute la force de ses petits doigts, rouvrait la porte, et, gravement, la tête droite, de peur de déranger sa coiffure, allait frapper chez les Risler.

Il n'y avait là dans la journée que Frantz l'écolier, penché sur ses livres de classe, faisant son devoir bien

raisonnablement. Sidonie entraît ; adieu l'étude ! Il fallait tout quitter pour recevoir cette belle madame coiffée d'un colibri, censé une princesse qui viendrait lui rendre visite au collège Chaptal pour le demander en mariage au directeur. C'était vraiment singulier de voir ce grand garçon, poussé trop vite, jouer avec cette fillette de huit ans, se rapetisser à ses caprices, l'adorer en lui cédant, tellement que, plus tard, lorsqu'il en devint tout à fait amoureux, personne n'aurait pu dire à quelle époque cela avait commencé.

Si choyée qu'elle fût dans ces deux intérieurs, il arrivait toujours un moment où la petite Chèbe se sauvait à la fenêtre du palier. C'est encore là qu'elle trouvait sa plus grande distraction, un horizon toujours ouvert, quelque chose comme une vision de l'avenir vers laquelle elle se penchait curieusement et sans frayeur, car les enfants n'ont pas de vertige. Entre les toits d'ardoises inclinés l'un vers l'autre, le grand mur de la fabrique, les cimes des platanes du jardin, les ateliers vitrés lui apparaissaient comme une terre promise, le pays de ses rêves. Cette maison Fromont était pour elle le dernier mot de la richesse.

La place qu'elle tenait dans tout ce coin du Marais, enveloppé à certaines heures de sa fumée et de son train d'usine, l'enthousiasme de Risler, ses récits fabuleux sur la fortune, la bonté, l'habileté de son patron, avaient éveillé cette curiosité d'enfant ; et ce qu'on pouvait voir des bâtiments d'habitation, les stores fins en bois découpé, le perron arrondi devant lequel se rangeaient des meubles de jardin, une grande volière de laiton blanc qui brillait au soleil, traversée de fils dorés, le coupé bleu attelé dans la cour, étaient autant d'objets pour sa constante admiration.

Elle connaissait toutes les habitudes de la maison : l'heure à laquelle on sonnait la cloche, la sortie des ouvriers, les samedis de paye qui tenaient la petite lampe du caissier allumée bien avant dans la soirée, et les longues après-midi du dimanche, les ateliers fermés, la cheminée

éteinte, ce grand silence qui rapprochait d'elle les jeux de mademoiselle Claire, courant dans le jardin avec son cousin Georges. Par Risler, elle avait des détails.

- Montre-moi les fenêtres du salon, lui disait-elle... et la chambre de Claire ?...

Risler, enchanté de cette sympathie extraordinaire pour sa chère fabrique, expliquait de là-haut à l'enfant la disposition des bâtiments, lui indiquait les ateliers d'impression, de dorure, de fonçage, la salle de dessin où il travaillait, celle des machines à vapeur d'où montait cette immense cheminée qui noircissait tous les murs environnants de sa fumée active, et ne se doutait certes pas qu'une petite vie cachée sous un toit voisin mêlait ses pensées les plus intimes à son grand halètement de travailleuse infatigable.

Un jour enfin Sidonie pénétra dans ce paradis entrevu. Madame Fromont, à qui Risler parlait souvent de la gentillesse, de l'intelligence de sa petite voisine, le pria de l'amener au bal d'enfants qu'elle préparait pour Noël. D'abord M. Chèbe répondit par un refus très sec, Déjà, dans ce temps-là, ces Fromont, dont Risler avait toujours le nom à la bouche, l'agaçaient, l'humiliaient par leur fortune. D'ailleurs il s'agissait d'un bal travesti, et M. Chèbe - qui ne vendait pas de papiers peints, lui ! - n'avait pas les moyens d'habiller sa fille en sauteuse. Mais Risler insista, déclara qu'il se chargeait de tout, et sur-le-champ s'occupa de dessiner un costume. Ce fut un soir mémorable. Dans la chambre de madame Chèbe, encombrée d'étoffes, d'épingles, de menus objets de toilette, Désirée Delobelle présidait à l'attifement de Sidonie. La fillette, grandie par son jupon court en flanelle rouge rayée de noir, se tenait devant la glace droite, immobile dans le rayonnement de sa parure. Elle était charmante. Le corsage à croisillons de velours, lacé sur la guimpe blanche, les longues tresses admirables de cheveux châains s'échappant d'un chapeau de paille tressée, tous les détails un peu vulgaires de son

costume de Suisse étaient rehaussés par la physionomie intelligente de l'enfant et sa grâce maniérée à l'aise parmi les couleurs vives de cet accoutrement de théâtre.

Tout le voisinage accouru poussait des cris d'admiration. Pendant qu'on allait chercher Delobelle, la petite boiteuse arrangeait les plis de la jupe, les rubans des souliers, donnait un dernier coup d'œil à son ouvrage, sans quitter son aiguille, animée, elle aussi, la pauvre enfant, de l'ivresse troublante de cette fête où elle n'allait pas. Le grand homme arriva. Il fit répéter à Sidonie deux ou trois belles révérences qu'il lui avait apprises, la façon de marcher, de se poser, de sourire la bouche ouverte en rond, juste la place du petit doigt. C'était vraiment comique de voir la précision avec laquelle l'enfant manœuvrait.

- Elle a du sang de comédien dans les veines !... disait le vieil acteur enthousiasmé, et, sans savoir pourquoi, ce grand dadais de Frantz avait envie de pleurer.

Un an encore après cette heureuse soirée, on aurait pu demander à Sidonie quelles fleurs décoraient les antichambres, la couleur des meubles, l'air de danse que l'on jouait au moment de son entrée au bal, tant l'impression de son plaisir avait été profonde. Elle n'oublia rien, ni les costumes qui tourbillonnaient autour d'elle, ni ces rires d'enfants, ni tous ces petits pas qui se pressaient sur les parquets glissants. Un moment, assise au bord d'un grand canapé de soie rouge, pendant qu'elle prenait sur le plateau tendu devant elle le premier sorbet de sa vie, elle songea tout à coup à l'escalier noir, au petit appartement sans air de ses parents, et cela lui fit l'effet d'un pays lointain, quitté pour toujours.

Du reste, elle fut trouvée ravissante, admirée et choyée de tous. Claire Fromont, une miniature de Cauchoise tout en dentelles, la présenta à son cousin Georges, un magnifique hussard qui se retournait à chaque pas pour voir l'effet de sa sabretache.

- Tu entends, Georges, c'est mon amie. Elle viendra jouer avec nous, le dimanche... Maman l'a permis.

Et dans l'expansion naïve d'une enfant heureuse, elle embrassait la petite Chèbe de tout son cœur. Pourtant, il fallut partir... Longtemps encore, dans la rue noire où la neige fondait, dans l'escalier éteint, dans la chambre endormie où l'attendait sa mère, la lumière éclatante des salons brilla devant ses yeux éblouis.

« Était-ce beau?... t'es-tu bien amusée ? » lui demandait tout bas madame Chèbe en défaisant une à une les agrafes du brillant costume.

Et Sidonie, accablée de fatigue, s'endormait debout sans répondre, commençant un beau rêve qui devait durer toute sa jeunesse et lui coûter bien des larmes, Claire Fromont tint parole. Sidonie vint jouer souvent dans le beau jardin sablé, et put voir de près les stores découpés, la volière à fils d'or. Elle connut tous les coins et les recoins de l'immense fabrique, fit de grandes parties de cache-cache derrière les tables d'impression, dans la solitude des après-midi de dimanche. Aux jours de fête, elle avait son couvert mis à la table des enfants.

Tout le monde l'aimait, sans qu'elle témoignât jamais beaucoup d'affection à personne. Tant qu'elle était au milieu de ce luxe, elle se sentait tendre, heureuse, comme embellie, mais rentrée chez ses parents, quand elle voyait la fabrique à travers les vitres ternes de la fenêtre du palier, il y avait en elle un regret, une colère inexplicables.

Et pourtant, Claire Fromont la traitait bien en amie. Quelquefois on l'emmenait au Bois, aux Tuileries, dans le fameux coupé bleu, ou bien à la campagne, passer toute une semaine au château du grand-père Gardinois, à Savigny-sur-Orge. Grâce aux cadeaux de Risler, très fier des succès de sa petite, elle était toujours gentille, bien arrangée. Madame Chèbe s'en faisait un point d'honneur, et la jolie boiteuse était là pour mettre au service de sa petite amie des trésors de coquetterie inutilisés.

M. Chèbe, lui, toujours hostile aux Fromont, voyait d'un mauvais œil cette intimité croissante. La vraie raison, c'est qu'on ne l'invitait pas, seulement, il en donnait d'autres et disait à sa femme :

- Tu ne vois donc pas que ta fille a le cœur gros quand elle revient de là-bas, qu'elle passe des heures à rêvasser à la fenêtre ?

Mais la pauvre madame Chèbe, si malheureuse depuis son mariage, en était devenue imprévoyante. Elle prétendait qu'il faut jouir du présent par crainte de l'avenir, saisir le bonheur quand il passe, puisque souvent on n'a dans sa vie pour soutien et consolation que le souvenir d'une heureuse enfance.

Pour une fois, il se trouva que M. Chèbe eut raison.

III

Histoire de la petite Chèbe. Les perles fausses.

Après deux ou trois ans d'intimité, de jeux en commun, années pendant lesquelles Sidonie prit l'habitude du luxe et les façons gracieuses des enfants riches, l'amitié fut rompue subitement.

Depuis longtemps déjà le cousin Georges, à qui M. Fromont servait de tuteur, était entré dans un lycée. Claire, à son tour, partit pour le couvent avec un trousseau de petite reine, et juste à ce moment il fut question chez les Chèbe d'envoyer Sidonie en apprentissage. On se promit de s'aimer toujours, de se voir deux fois par mois, les dimanches de sortie.

En effet, la petite Chèbe descendit encore quelquefois jouer avec ses amis, mais, à mesure qu'elle grandissait, elle comprenait mieux la distance qui les séparait, et ses robes commençaient à lui paraître bien simples pour le salon de madame Fromont.